

Anthropologie et Sociétés



Akhil GUPTA et James FERGUSON (dir.), Culture, Power and Place : Explorations in Critical Anthropology. Durham, Duke University Press, 1997, viii + 361 p., bibliogr., index.

Akhil GUPTA et James FERGUSON (dir.), Anthropological Locations; Boundaries and Grounds of a Field Science. Berkeley, University of California Press, 1997, viii + 275 p., bibliogr., index.

Jean Copans

Volume 24, numéro 1, 2000

Terrains d'avenir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015643ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015643ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Copans, J. (2000). Compte rendu de [Akhil GUPTA et James FERGUSON (dir.), Culture, Power and Place : Explorations in Critical Anthropology. Durham, Duke University Press, 1997, viii + 361 p., bibliogr., index. / Akhil GUPTA et James FERGUSON (dir.), Anthropological Locations; Boundaries and Grounds of a Field Science. Berkeley, University of California Press, 1997, viii + 275 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 24(1), 175–178.
<https://doi.org/10.7202/015643ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Akhil GUPTA et James FERGUSON (dir.), *Culture, Power and Place : Explorations in Critical Anthropology*. Durham, Duke University Press, 1997, viii + 361 p., bibliogr., index.

Akhil GUPTA et James FERGUSON (dir.), *Anthropological Locations : Boundaries and Grounds of a Field Science*. Berkeley, University of California Press, 1997, viii + 275 p., bibliogr., index.

Ces deux ouvrages ont les mêmes responsables éditoriaux, sont parus la même année et semblent participer d'un certain postmodernisme critique, politique et méthodologique que l'on avait déjà pu apprécier dans le recueil édité par Fox, *Recapturing Anthropology* (1991). En fait, il y a plusieurs postmodernismes (américains) et ici nous avons affaire dans l'ensemble à une vingtaine d'anthropologues, ce qui multiplie et nuance les points de vue mais surtout les terrains. Chacun de ces volumes a son histoire propre.

Culture, Power and Place (CPP) est de fait la reprise des articles d'un numéro de *Cultural Anthropology* datant de 1992 (vol. 7, 1), intitulé « Beyond Culture » issu lui-même de plusieurs tables-rondes d'un congrès de l'American Anthropological Association tenu en 1989. Bref, les premières ébauches de ce livre remontent à dix ans pour le lecteur d'aujourd'hui ! Quant à *Anthropological Locations* (AL) il reprend les textes d'une conférence tenue en 1994 et intitulée « Anthropology and the "Field" : Boundaries, Areas and Grounds in the Constitution of a Discipline ». Il tient plutôt de la tradition méthodologique et historique où se sont illustrés aussi bien G. Stocking Jr. que R. Sanjek (1990). On y trouve d'ailleurs une contribution de James Clifford.

Les objets et le terrain. Les objets sont nouveaux, certes, mais si les terrains se transforment ce n'est pas par la seule vertu (ou le seul vice !) de la globalisation. C'est aussi grâce à un travail de reconsidération des traditions de la discipline. La relecture textuelle à laquelle invitent certains promoteurs de la perspective postmoderniste (je pense notamment à G. Marcus et M. Fischer 1986) a ceci d'utile qu'elle nous oblige à recontextualiser et à déconstruire les cultures du texte dit scientifique, à examiner tous les artifices de mise en cohérence ou en concordance que les anthropologues ont dû mobiliser pour produire une vérité vraisemblable à la fois pour leur démarche et pour les cultures reconstituées. Bien entendu il ne s'agit là que des aspects « positifs » du courant postmoderne et l'avantage de ces deux recueils est de placer au cœur des deux moments, tant celui de « la construction de l'objet » (comme on le dit bourdieusement en France) que celui de l'expérience du terrain, un jeu dialectique qu'animent la raison et la relation politique. Les objets traités ici sont très naturellement politiques et historiques. Malgré l'ancienneté relative de leur genèse, ces deux ouvrages sont manifestement tout à fait d'actualité, en tout cas vus d'Europe et de France.

Et pour commencer je reprendrai à mon compte une remarque de Jackie Assayag dans l'un de ses comptes rendus (1998, 1999) : la moitié des auteurs de CPP... sont des auteures et pour AL, le ratio est encore plus fort puisqu'il y a 8 femmes sur 11 ! Mais les thématiques féministes en tant que telles, à moins d'y inclure la contribution de K. Weston sur l'homosexuelle observatrice de sa propre « catégorie » de genre (AL), sont absentes. Cela dit, toutes les contributions reconnaissent leur dette aux interrogations féministes qui ont suscité outre-Atlantique de profondes mutations dans l'ensemble de l'anthropologie.

Nous allons traiter chacun de ces ouvrages séparément. CPP comporte treize articles regroupés en deux parties, le tout précédé d'une présentation des deux éditeurs. Les contributions peuvent être rassemblées selon les aires culturelles (pour reprendre une expression qui ne correspond pas à l'esprit de ces ouvrages !) de l'Afrique, de l'Asie, des États-Unis et

de l'Europe. La problématique se lit dans les titres des deux parties puisque l'on passe des rapports entre espace, culture et identité aux rapports entre culture, pouvoir et résistance. Chacun des auteurs participant d'une sous-tradition disciplinaire, thématique ou géographique, il nous est évidemment impossible de comparer en quelques paragraphes les reconsidérations sur l'identité « nationale » chez les réfugiés Hutu en Tanzanie (L. Malkki), le sentiment d'appartenance identitaire des travailleurs immigrés japonais et punjabi en Californie (K. Leonard), la conception de l'identité nationale dans les deux Berlin entre 1945 et 1995 (J. Borneman), les effets de la migration des ruraux vers la ville en Zambie (J. Ferguson) ou encore la modernité des espaces usiniers du tissage de la soie en Chine (L. Rofel). Certes, le postmodernisme « classique » n'est pas absent, que ce soit pour mesurer la bifocalité (globale/locale) imposée par les nouveaux « terrains » des médias (J. D. Peters) ou au contraire pour s'interroger sur le sens national du transnationalisme du mouvement des non-alignés (A. Gupta).

Les objets de cette liste n'apparaissent plus comme très nouveaux aujourd'hui, d'autant que certaines des recherches remontent à près de quinze ans. Mais on conçoit que les contradictions paradoxales de l'ici et de l'ailleurs, du découplage de la culture et de son soi-disant espace naturel, de l'internalisation des effets du changement moderne suscitent des surprises méthodologiques et surtout conceptuelles au sein d'une tradition qui n'avait jamais réussi jusqu'alors à distinguer les processus de genèse culturelle et d'appropriation de l'espace. Après tout, l'évolutionnisme culturaliste de l'anthropologie américaine est bien un fidèle reflet de la construction géospatiale des États-Unis d'Amérique, tant pour les Amérindiens que pour les Européens d'ailleurs.

La seconde partie insiste plus sur les oppositions ou conflits, violents ou pacifiques, qui participent de ces mêmes phénomènes de définition identitaire. Là encore, les objets n'ont rien d'inédit puisqu'on nous parle notamment de l'identité palestinienne (G. Bisharat), du Tiers-Monde au cœur des métropoles du Nord, en l'occurrence l'exemple du traitement ethno-missionnaire d'un ghetto noir de Philadelphie (K. Koptiuch) ou de la réinvention médiatico-nationale d'un pèlerinage andalou (M. Crain). La dimension globale en tant que telle n'est pas absente : elle se lit dans la signification des logos de certains grands produits de consommation (les Marques) américains (R. Coombe) ou dans une comparaison entre des événements domestiques dans un village andalou et le fonctionnement du département d'Anthropologie de l'Université de Stanford (R. Maddox). En se penchant sur des populations déplacées, immigrées, des phénomènes religieux (qui impliquent conglomération de populations) les éditeurs étaient sûrs de repérer des processus de distorsion entre espaces d'origine, d'identité et d'appartenance. Mais encore fallait-il que ces réalités soient reconnues en tant qu'objets dignes d'un traitement anthropologique. En fait, au-delà de l'actualité des recompositions dues à la mondialisation, c'est l'ensemble des terrains et des objets historiques de l'anthropologie qu'il faudrait réétudier dans cette perspective. Après tout, les fameux Trobriands argonautes de Malinowski n'étaient-ils pas, grâce à leur kula, des postmodernes avant la lettre ?

Ce dernier article est d'ailleurs emblématique du projet de l'ouvrage dans son ensemble : on ne peut pas dissocier les représentations du politique des politiques de la représentation. L'anthropologie mondiale n'est pas composée que d'anthropologues occidentaux parlant des autres aujourd'hui et toute réflexion sur la pratique, notamment de terrain, c'est-à-dire à propos de la position réciproque de la culture des observés et celle des observateurs, doit être liée à des positions spécifiques d'engagement politique (Gupta et Ferguson : 25).

C'est là en quelque sorte le sujet de l'autre volume produit ultérieurement (même s'il est paru la même année) par Gupta et Ferguson (AL). Peut-on encore parler de terrain dans

l'anthropologie d'aujourd'hui ? Comme le résume bien l'intitulé de la dernière section du chapitre introductif que nous leur devons, il s'agit de rethéoriser le travail de terrain (*fieldwork*) en passant des sites spatiaux aux lieux ou emplacements (*locations*) politiques (p. 35-40). Nous sommes ici dans le domaine de l'histoire et de l'anthropologie de la discipline. Deux grandes thématiques se dégagent de l'ouvrage : celle des méthodes, et par conséquent de l'histoire qui les a produites, et celle des découpages thématiques ou sous-disciplinaires. Il serait intéressant sur ce dernier point de mesurer l'américano-centrisme des domaines et par conséquent le caractère nécessairement conjoncturel et local plutôt que global des démonstrations.

Le premier chapitre des deux éditeurs est une excellente synthèse de l'ouvrage et ceux-ci vont très loin dans la réflexion critique et programmatique. Certes, leur tradition est riche et ancienne mais malgré la globalisation de leurs remarques, qui possèdent une pertinence internationale, l'histoire des pratiques est essentiellement anglo-saxonne. D'ailleurs, de tous les auteurs, seul J. Clifford mentionne de Gerardo, Leiris et Lévi-Strauss et encore dans une perspective plutôt essayiste. Du côté de l'histoire de la discipline, H. Kuklick, auteure d'une histoire sociale de l'anthropologie britannique (1991) examine les modèles naturalistes originaires du 19^e siècle et J. Clifford rapproche (peut-être dangereusement) les études ethnologiques des récits de voyage comme forme de socialisation et de distanciation disciplinaire. Ces réflexions se poursuivent par des approches plus contemporaines et plus méthodologiques que ce soit à propos des rapports entre observation pour l'information et observation pour « la science » (L. Malkki à propos des guerres civiles et génocides africains) ou de la nature d'un regard anthropologique doublement « indigène », à savoir celui d'une lesbienne américaine sur les lesbiennes américaines elles-mêmes (K. Weston). D'où l'expression d'anthropologue virtuel qui serait le collègue devenu anthropologue indigène, mais cette translation ne concerne pas uniquement les lesbiennes américaines.

La préoccupation de la culture et de la place (pour reprendre le titre du recueil précédent) sous-jacente à ce dernier texte se retrouve dans d'autres contributions. J. Passaro, par exemple, étudie les SDF new-yorkais sans vivre leur genre de vie sur le terrain, car son travail couvre aussi tous les autres protagonistes du monde des sans domicile fixe. D'où l'ironie de l'un de ses camarades qui s'écrie, surpris (et c'est là le titre de son article) : « Ne me dis pas que tu prends le métro pour aller sur le terrain ! ». Le social est évidemment un grand thème sociologique mais nous savons qu'en Amérique du Nord c'est aussi un domaine anthropologique très recherché (voir Susser 1995). Enfin, trois contributions portent sur des objets plus courants et plus débattus : les études africaines aux États-Unis comme institution (D. Amory), les sous-thèmes de l'enseignement de l'anthropologie culturelle et leur position générationnelle (J. Collier) et enfin l'anthropologie de la science (E. Martin).

Entre le premier (Gupta et Ferguson) et le dernier texte (Clifford) il y a comme un léger décalage et même une espèce d'involution. Clifford est l'homme des textes, et retrouver la place des terrains au sein des différents types de voyage, c'est aussi définir la discipline comme un regard, une écriture, une distinction. L'ambiguïté de la pratique est évidente mais J. Clifford aime bien jouer sur ces ambiguïtés. L'introduction relève plus de la sociologie historique des rapports aux terrains : le rôle des aires culturelles, le rapport entre le chez soi et le terrain (*home* et *field*) le chercheur de terrain comme objet anthropologique, le rôle des traditions nationales, la variété des genres de terrain sont autant de questions qui conduisent les éditeurs à formuler trois propositions aux pages 36 et 37 : la tradition du terrain permet de contrer l'ethnocentrisme occidental et de donner sens aux lieux marginalisés et à des interventions politiques les concernant. Cette tradition du terrain voit les indi-

vidus et les groupes autrement que la science sociale standard (il faut garder présent à l'esprit qu'il s'agit là d'une critique américaine) parce qu'elle exige d'écouter sérieusement ses interlocuteurs. Enfin un lieu n'est pas ascriptif, il est construit stratégiquement. Les changements de lieux (*locations*) renvoient aussi à des perspectives plus larges, de nature politique.

Ces véritables conclusions peuvent paraître naïves et marquées du sceau d'un engagement politique moral, bien dans le style du radicalisme américain de la fin des années 1960 et des années 1970 (voir, par exemple, D. Hymes 1972). Il y a certainement une continuité avec cette tradition. Mais cette fois-ci les pratiques et méthodes professionnelles font également partie de l'objectivation, et la déconstruction ne s'arrête ni à l'objet ni à l'idéologie. Le passage par l'histoire, par la sociologie de la connaissance et par une anthropologie des pratiques de terrain permet de mieux mettre en lumière non seulement la logique des dominations culturelles mais aussi de repérer les ou des alternatives (les éditeurs sont en fait très prudents sur ce point). Ils en oublient toutefois de dénationaliser ou de désaméricaniser leurs propositions si judicieuses. Ce qui confirme que le terrain devenu un lieu (construit politiquement) reste malgré tout l'apanage ou la propriété du Nouveau Monde. L'ethno-nationalisme de l'anthropologie, même la plus auto-critique, semble indépassable.

Une remarque bibliographique pour terminer : les 1200 références de *CPP* et les 550 références de *AL* listées dans les bibliographies récapitulatives constituent une base sérieuse de travail pour saisir les dynamiques de l'anthropologie américaine des années 1985-1995. Ne serait-ce que pour le plaisir de cette lecture, il faudrait recommander chaudement ce recours au chauvinisme bibliographique de grande puissance !

Références

- ASSAYAG J., 1998a, « La culture comme un fait social global ? Anthropologie et (post)modernité », *L'Homme*, 148 : 201-224.
- , 1998b, « Compte rendu de *Culture, Power, Place* », *L'Homme*, 148 : 260-261.
- , 1999, « Compte rendu de *Anthropological Locations* », *L'Homme*, 150 : 253-256.
- FOX R. G. (dir.), 1991, *Recapturing Anthropology : Working in the Present*. Santa Fe, School of American Research Press.
- HYMES D. (dir.), 1972, *Reinventing Anthropology*. New-York, Vintage Books.
- KUKLICK H., 1991, *The Savage Within : The Social History of British Anthropology, 1885-1945*. Cambridge, Cambridge University Press.
- MARCUS G. E. et M. M. J. FISCHER, 1986, *Anthropology as Cultural Critique : An Experimental Moment in the Human Sciences*. Chicago, University of Chicago Press.
- SANJEK R. (dir.), 1990, *Fieldnotes : The Makings of Anthropology*. Ithaca, Cornell University Press.
- SUSSER I., 1996, « The Construction of Poverty and Homelessness in US Cities », *Annual Review of Anthropology*, 25 : 411-435.

Jean Copans
Faculté de philosophie, sciences humaines et sociales
Université de Picardie Jules Verne
Chemin du Thil
80025 Amiens Cedex 1
France